

Dans Paris un cinématographe tient, cette semaine, école d'art. Un film et deux de ses principaux interprètes nous enseignent ce que l'on peut ajouter en nouveauté saisissante, en émotion, en lumières franches ou ménagées au roman cinématographique. Chaque soir des écrivains, des peintres, des compositeurs de musique et des auteurs dramatiques viennent et reviennent s'asseoir, contemplant et commentent tout bas, comme des élèves.

Au génie d'un acteur asiatique s'adjoint celui d'un metteur en scène, probablement inégalé; la femme du drame, vive, lumineuse, intelligente, ne pêche que rarement par une sacCADE, un excès d'expression qui demeurent théâtraux. Il y a un beau gaspillage de dentelles, de soies, de fourrures précieuses, — sans compter celui de la peau et des membres dans la mêlée finale, où les figurants se « bûchent » de tout cœur. Miracle! nous écrivions, voici, outre des milliardaires qui n'ont pas loué leur frac à la semaine, voici des personnages suivis sur l'écran de leur ombre, leur propre ombre tragique ou grotesque, dont la multiplicité inutile des lampes à arc nous avait jusqu'à cette heure privés! Voici qu'une draperie monochrome, un bibelot rutilant suffisent à nous donner l'impression d'un luxe ancien et solide! Voici un intérieur élégant d'où l'on a banni — est-ce croyable? — le « lit de milieu » à capiton de safin, et le buffet sculpté!...

Car, si nos maisons françaises de cinématographie n'hésitent pas à chauffer des trains spéciaux, embaucher des foules, barrer des fleuves et interrompre un trafic de voies ferrées, acheter des villas et dynamiter des vaisseaux, je voudrais que leur munificence s'étendît aux mobiliers, aux robes, aux vêtements masculins, aux accessoires coûteux, complets, irréprochables, à tout ce que l'assiduité du public est en droit, à présent, d'exiger.

Un concours d'efforts heureux, est-ce là ce qui nous attire et nous retient le long de ce film? Ou bien le plaisir, plus profond et plus confus, de voir s'orienter vers la perfection le « ciné » gâché, le plaisir de deviner ce que doit être le cinématographe futur dès qu'on le voudra, dès que la musique deviendra enfin sa collaboratrice inéluctable, son truchement; lorsque la même valse lente ou la même ouverture d'opéra-comique n'accompagneront plus, en les trahissant impartialement, le film sportif, le film tragique, le duo amoureux ou la tentative de meurtre...

L'heure n'est pas, croyez-vous, à ces choses frivoles? Pardonnez-moi. L'Amérique bâtit des Conservatoires réservés aux études des seuls acteurs de cinéma, qui y travailleront deux ans. Le commerce français, l'art français, les fortunes françaises auront de quoi se soucier et pâtir, après la guerre, des progrès cinématographiques réalisés là-bas. Une mimique spéciale, le secret de marcher pour l'écran, de danser pour l'écran, tout cela va s'imposer à des classes de jeunes élèves, chez nous comme ailleurs.

Je leur offre, comme premier modèle, cet artiste asiatique dont la puissante immobilité sait tout dire. Que nos aspirants cinéistes aillent voir comment, lorsque son visage se tait, sa main poursuit la pensée commencée. Qu'ils apprennent ce qui tient de menace et de mépris dans un mouvement de son sourcil, et, à l'instant de la blessure, comment il feint que sa vie s'écoule avec son sang, sans secousse, sans grimace convulsive, rien que par la pétrification progressive de son masque de Bouddah et le ternissement extatique de son regard.

Colette

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Ce que l'on dit

M. Malvy passe sagement ses vacances place Beau-

u, mais il a l'illusion de voyager. C'est du moins ce qu'il affirmait hier, avec humour, à l'un de ses amis... (Taisez-vous! Méfiez-vous, Monsieur le Ministre!)

— Mais oui! Je fais du 400 à l'heure! Oubliez-vous que je préside la commission permanente des maires de France? J'entends toutes sortes d'accents. — me heurte à toutes sortes de coutumes locales.

— Peuh! interrompit l'ami, dédaigneux. Vous examinez jamais que des questions de ravitaillement.

Ici, M. Malvy eut le sourire :

— Mon cher, c'est ce qui me donne le mieux l'impression des voyages! La question des repas est ce qui préoccupe le plus le touriste! Un de mes collègues, le ministre de... après avoir traversé pour la première fois le tunnel du Simplon, ne se souvint de d'une omelette délicieuse, mangée dans le wain-restaurant. Combien ne vont au Mans qu'attirés par les poulardes et à Montélimar par le nougat! Tez-z, à Figeac, on ne va pas pour voir « la maison où est né M. Malvy », mais bien pour goûter les petits plats qui font la réputation de la ville!

Que M. Malvy s'occupe donc du ravitaillement avec les maires de France!

Il est bien gentil de prendre ainsi les choses par le bon côté!

Et nous nous souvenons du refrain des poilus :

*Quand on est dans l'avitaillement,
Ça réjouit l'empérement!*

En cette saison de concerts en plein air, nos amis Belges viennent d'inventer la « ratière à musique », qui met en joie les tranchées.

Un soldat, naguère acteur du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, s'étant avisé de découvrir que les rats étaient mélomanes, a aussitôt construit un piège ingénieux. Le double fond dissimule une boîte à musique, et notre rat ne résiste pas à l'envie d'entendre plus près les ritournelles. Il va sans dire que cette ratière de luxe est réservée aux cagnas des officiers, mais elle donne d'excellents résultats.

— Que jouez-vous aux rats? demandait-on dernièrement à l'ex-acteur du théâtre de la Monnaie, devenu un terrible poilu.

— Oh! Tout ce qu'ils veulent! L'essentiel est que leur plaise! Jusqu'à présent, ils aiment beaucoup *Poupoule* et la *Marche des Cambrioleurs*. Mais il faut changer un peu. Demain, nous leur donnons du Wagner!

Ce poilu acteur est un gros malin! Il espère sans doute qu'à l'audition de Wagner quelque Boche se laissera à plat ventre dans la ratière!

Les « Bleuets » vont donc revenir en permission!

Que préparer pour les bien recevoir?

Tout, parbleu! Mais on se partage la besogne.

Dans la vieille maison de campagne, on accroche l'escarpolette, on remet en état le « jeu de crapaud », on installe le tennis... « Il » voudra s'amuser! sont-ils petits frères et petites sœurs.

Le grand-père va faire un tour à la bibliothèque : « bleuets » aura-t-il de quoi lire?

La maman lance des invitations, organise des thés : elle est folle de joie, d'orgueil. Elle voudrait convier ses voisins à venir admirer son bleuets.

Mais la vieille bonne, toute clopinante, se contente de préparer un bon lit : dame, il faudra d'abord que le petit dorme!

O bleuets! Votre vieille bonne n'a-t-elle pas raison?

C'est une pittoresque figure que celle de ce « racleur » anglais dont l'existence fut multiple. Maître d'école, bûcheron, mineur, journaliste, conférencier, professeur d'histoire et athlète professionnel, il trouva le moyen d'être soldat entre temps, à l'âge de quatorze ans, il s'enrôla dans les cadets. Il prit part à toutes les campagnes coloniales de l'Angleterre, notamment à celle du Transvaal, où il débuta comme simple soldat.

Il est grand, d'aspect très militaire : une forte mâchoire et des yeux très bleus, pétillant de bonne humeur.

Il est évident que c'est cette bonne humeur adaptée à ses talents de conférencier qui lui permit de lever cinquante mille hommes en un an.

Au cours de ses conférences pour le recrutement, il racontait souvent l'anecdote suivante :

Deux Canadiens se rencontrent sur la terre de France. L'un demande à l'autre :

— Qu'es-tu venu faire ici?

— Bah! Je n'ai ni femme ni enfants. J'aime la guerre : c'est pour cela que je suis ici. Et toi?

— Oh! moi, répond l'autre, plus grave, j'ai une femme, j'ai des enfants. J'aime la paix : c'est pour cela que je suis ici...

Et, ajoutait le « racleur », toute la morale de cette guerre est dans cette réponse.

L'anecdote est d'actualité au moment où l'on parle de « torpillage » électrique.

Ce soldat était muet à la suite d'une commotion. Il était en instance de réforme. Son nom, pour l'Histoire, est Maurin.

Maurin se promenait donc, la semaine dernière, attendant que les bureaucrates militaires aient terminé les formalités de sa libération.

Comme il flânait, Maurin passa devant un secteur électrique, entra, regarda, se pencha, et crut devoir caresser une poignée sur laquelle passait un courant alternatif. Or, si le courant continu envoie, farouche, celui qui eut l'imprudence de se mettre en communication avec lui, directement *ad patres* ou simplement à quelques mètres en arrière, le courant alternatif retient au contraire l'imprudent qui voulut le connaître. Et, comme dans le conte de fées, nul ne doit essayer de le tirer de là sans risquer de se tortiller à son tour sans pouvoir se dégager.

Maurin, donc, ayant touché la poignée, se sentit soudain traversé par mille aiguilles de feu. Il en retrouva incontinent l'usage de la parole :

— Au secours! cria-t-il.

On interrompit le courant. On ramassa le malheureux en un triste état.

S'il avait retrouvé la parole, il avait perdu les deux bras...

Nous voici en plein dans la saison des légumes, et les usines de conserves travaillent fiévreusement.

Sait-on, à ce propos, qu'un métier pittoresque, celui des écosseuses de pois, est menacé de disparaître par la mise en service d'une machine à écosser les pois, qui fonctionne dans plusieurs usines et chez quelques marchands de primeurs en gros?

Ce n'est pas tout : la machine à effiler les haricots verts est à l'étude. Ceci n'est pas une plaisanterie : l'économie de main-d'œuvre serait très grande.

D'ailleurs, l'industrie alimentaire n'offre-t-elle pas la spécialité des machines les plus bizarres? N'avons-nous pas la machine à raser les têtes de veau et la machine à épiler les pieds de mouton? Nos enfants connaîtront la machine à ramer les choux.

La célèbre bénédiction de la mer vient d'avoir lieu dans la baie de Douarnenez.

Toutes les coiffes du Finistère s'étaient donné le rendez-vous; et, selon la vieille superstition celtique, les femmes, à l'issue de la cérémonie, ont jeté des offrandes à la mer, « pour la rendre pitoyable aux maris ».

Jamais les offrandes des Bretonnes n'ont été plus nombreuses, plus typiques qu'en cette « fête de la mer » d'août 1916. Jusqu'au soir ont dansé, à la crête des vagues, des fleurs, des rubans tricolores, des « os de seiche » où était écrit au goudron : « Vive la France ! », et d'innombrables bouchons où était planté un petit drapeau.

Avec la marée, ces crânes petits emblèmes ont fui vers le large. Si un sous-marin boche les rencontre, va-t-il les torpiller?

L'Amérique a peur de l'invasion, de l'invasion pacifique. Aussi cherche-t-on là-bas tous les moyens qui pourraient mettre un frein à l'énorme immigration dont commence à souffrir le pays.

Et voici ce que les Américains viennent de trouver. D'après le dernier recensement, la proportion des illettrés est de 37 0/0 et même de 60 0/0 pour les pays qui fournissent précisément le plus gros contingent d'émigrants pour les Etats-Unis. On vient donc de décider à Washington d'interdire l'entrée des Etats de l'Union à ceux qui ne savent pas lire!... C'est là un coup terrible porté à l'immigration. A moins que cette dure loi n'oblige quelques-uns à sortir de leur indolence et à s'initier aux mystères de l'alphabét...

Le Veilleur.